

A M. Edmond Pottier,
hommage et souvenir

[Signature]

CAMILLE JULLIAN

Bibliothèque Maison de l'Orient



150944

GEORGES RADET

MEMBRE DE L'INSTITUT

CAMILLE JULLIAN

(1859-1933)

Extrait de la *Revue des Études anciennes*, tome XXXVI, 1934, p. 5-24.

Bordeaux :

FERET & FILS, ÉDITEURS, 9, RUE DE GRASSI

Paris :

E. DE BOCCARD, 4, RUE DE MÉDICIS, VI^e

C. KLINCKSIECK, 11, RUE DE LILLE, VII^e



Photographie Harlingue

CAMILLE JULLIAN

(1859-1933)

CAMILLE JULLIAN

(1859-1933)

Nimois d'origine, Marseillais de naissance et Bordelais d'adoption, Jullian ne cessa jamais de rapporter à Bordeaux ce qui lui arrivait d'heureux. Il écrivait, le 9 février 1926, au doyen Cirot : « C'est là que j'ai appris à travailler ; c'est là que j'ai formé et laissé les plus sûres amitiés ; c'est de là que sont venus les attrails les plus certains de ma vie. Et quand ceux de Bordeaux veulent bien se souvenir de moi, c'est comme un regain de jeunesse qu'ils apportent à leur vieux professeur. »

Notre Faculté des Lettres le garda vingt-deux ans (1883-1905). Il n'en avait que vingt-quatre lorsqu'il lui fut attaché. Avant de nous appartenir, sa lumineuse intelligence, aussi prompte à l'assimilation qu'à la création, s'était successivement épanouie en terre provençale et sous le ciel parisien, aux rives du Tibre et sur les bords de la Sprée. Quatre grands centres, bien différents de nature, laissèrent sur lui leur empreinte : Marseille, où il vint au monde le 15 mars 1859 et dont le Lycée le compta durant treize ans au nombre de ses plus brillantes recrues ; Paris, où, de 1877 à 1880, comme élève de l'École normale supérieure, il sentit sa vocation d'historien, dès l'abord encouragée par Ernest Lavisse, Gaston Boissier, Gabriel Monod, se préciser au contact d'une double méthode, celle de l'examen rigoureux des textes, celle de l'étude approfondie de l'action du sol sur les hommes, telles que l'incarnaient alors Fustel de Coulanges et Vidal de La Blache ; Rome, où, nommé en 1880 membre de l'École française, il acquit cette connaissance directe du passé de la Ville éternelle qui devait communiquer un accent si vif à toute son œuvre ultérieure ; Berlin, où, détaché en mission durant deux semestres (1882-1883), il travailla sous l'impérieuse et agressive férule de Mommsen, dans une intimité orageuse, mais féconde.

En pays girondin, la venue de Jullian fut motivée par la métamorphose générale, qui s'opérait alors, de notre Enseignement

supérieur. Un arrêté du 11 octobre 1883 créa pour lui, à la Faculté des Lettres de Bordeaux, un cours complémentaire d'histoire ancienne¹. Un autre arrêté, du 9 décembre 1885, l'installa, en qualité de suppléant du titulaire, dans la chaire d'antiquités grecques et latines. Entre temps (6 mars 1884), il avait obtenu en Sorbonne, à l'unanimité, son grade de docteur ès lettres pour ses deux thèses : *De protectoribus et domesticis Augustorum* ; — *Les transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains*. En 1886, deux arrêtés — celui du 28 juillet sanctionnant une fondation de la municipalité bordelaise, celui du 7 août réalisant une interversion de postes — lui confièrent, d'un côté, l'histoire de Bordeaux et de la région du Sud-Ouest, de l'autre, un cours d'histoire romaine et d'antiquités latines. Depuis cette date, Jullian mena de front ces deux ordres d'enseignement, qui s'adressaient, le premier, au public local, le second, aux étudiants d'agrégation et de licence. Cinq ans plus tard, par décret du 17 août 1891, l'histoire de Bordeaux devenait chaire magistrale et celui qui la professait avec éclat était nommé titulaire.

* * *

Les années qui suivirent furent une période de travail intensif. Fustel de Coulanges était mort le 12 septembre 1889. Son disciple préféré, qui mettait alors la dernière main aux *Inscriptions romaines de Bordeaux* (elles parurent de 1887 à 1890 en deux tomes in-4^o), réussit, par un prodige de labeur et de dévouement, à terminer, sans rien sacrifier de ses propres études, l'œuvre inachevée du maître. « C'est pour obéir à la volonté de M. Fustel de Coulanges », écrivait-il, le 1^{er} mai 1890, en tête du volume intitulé *Les origines du système féodal, le bénéfice et le patronat pendant l'époque mérovingienne*, « que j'ai accepté la mission de publier ses divers manuscrits et de compléter son *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France*. Il désirait vivement que la tâche commencée par lui fût continuée par un de ses élèves et il avait bien voulu me désigner au choix de sa famille. »

À peine cette avant-dernière partie du grand ensemble nous était-elle restituée, avec un respect scrupuleux, que Jullian, deux

1. A l'assemblée de Faculté du 4 novembre 1883, le doyen Couat, annonçant que Maxime Collignon avait remplacé Georges Perrot en Sorbonne, souhaitait la bienvenue à sept nouveaux collègues. Outre Jullian, il y avait parmi eux un helléniste, Bernard Haussoullier, deux latinistes, Adolphe Waltz et Henri de La Ville de Mirmont, plus un romaniste, Édouard Bourciez, que sa science des étymologies rattachait au groupe latin.

mois plus tard, présentait le tome I^{er} : *La Gaule romaine*. Le 27 août, nouvelle préface pour le tome II : *L'invasion germanique et la fin de l'Empire*. Enfin, nous était procuré (1^{er} novembre 1891) le volume servant de conclusion à l'ouvrage : *Les transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne*, avec quelques pages d'appréciation sur la méthode et la pensée du plus rigoureux historien du XIX^e siècle.

La même année, Jullian groupait en un recueil de 482 pages, sous le titre de *Nouvelles recherches sur quelques problèmes d'histoire*, six importants mémoires, les uns réimprimés avec additions et retouches, les autres entièrement inédits ; puis vint un dernier volume, dont l'Introduction porte la date du 1^{er} juin 1892 : *Questions historiques, revues et complétées d'après les notes de l'auteur*.

Avec cette sixième aile se trouvait réédifiée, dans ses lignes essentielles et ses principaux faits, la puissante création interrompue. L'étonnante promptitude, la souplesse divinatoire, l'exactitude déliée avec lesquelles s'était accomplie la pieuse reconstitution dépassaient toute attente. Je ne sais pas si jamais hommage d'une telle noblesse de cœur, s'alliant à une telle précision d'esprit, fut rendu, sous le signe de Clio, à l'une des plus pures illustrations de la science.

* * *

Tandis que l'héritage de Fustel se rajustait ainsi dans sa plénitude, l'œuvre propre du fidèle mandataire repartait elle-même à un rythme accéléré. En 1892 paraissait *Gallia, tableau sommaire de la Gaule sous la domination romaine*. Cet alerte manuel amorçait déjà, comme une esquisse préparatoire, habilement dessinée, la monumentale *Histoire de la Gaule* qui devait être bientôt la passion dominante de Jullian et son plus beau titre à la reconnaissance de la postérité.

Un autre petit livre, soigneusement tiré sur papier de Hollande à larges marges, *Ausone et Bordeaux, études sur les derniers temps de la Gaule romaine*, dont l'achèvement d'imprimerie est du 25 mai 1893, préludait lui aussi à une bâtisse plus vaste, inaugurée deux ans plus tard, conjointement avec l'Exposition des Quinconces et la venue du Président de la République Félix Faure : *Histoire de Bordeaux, depuis les origines jusqu'en 1895*. En livrant avec tant de soin ponctuel, au maire d'alors, les annales d'une ville qui se glorifie d'avoir été administrée par Montaigne, Jullian payait magnifiquement sa dette envers sa seconde patrie municipale.

Montaigne et Montesquieu sont en Guyenne ce que les Grecs appelaient des dieux parèdres. Jullian, qui évoqua en mainte conférence l'auteur des *Essais*, se devait, par profession, d'accorder une attention plus directe aux écrits historiques du châtelain de La Brède. En 1896, il édita, d'abord, avec introduction, variantes et commentaires, les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, puis des *Extraits de l'Esprit des lois et des Œuvres diverses*, également annotés. Quant aux *Extraits des historiens français du XIX^e siècle* (1897), comme ils ne rentrent qu'assez peu dans le cadre du monde ancien, nous arriverons tout de suite à cette admirable monographie, dont le succès valut au nom de Jullian la même auréole que *La cité antique* à celui de Fustel, je veux dire *Vercingétorix* (1901).

D'ordinaire, l'Académie française n'attribue le grand prix Gobert qu'à des travaux d'érudition, souvent en plusieurs tomes, avec références, appareil critique, pièces justificatives. Par une nouveauté remarquable, dans sa séance du 6 mai 1902, elle se décida en faveur du simple volume in-12, sans notes au bas des pages, où revivait avec tant de verve entraînant le héros de l'indépendance gauloise. Elle montrait par là que sous le prestigieux talent du conteur, sous les audacieux coups d'ailes du voyant, elle savait discerner le probe et impeccable savoir de l'historien.

En dehors des ouvrages de fond qui se succédaient à de brefs intervalles, les innombrables articles que Jullian consacrait dans toutes sortes de recueils au passé de notre pays, notamment ces *Notes gallo-romaines* que la *Revue des Études anciennes* donnait régulièrement chaque trimestre, faisaient désirer que le genre d'études où il était devenu le chef souverain pût s'exercer sur un théâtre plus vaste, moins à l'écart que ne l'était la vieille cité des Bituriges Vivisques. Une occasion favorable s'offrit en 1905.

Au Collège de France, la mort de Tarde ayant déterminé le transfert d'Henri Bergson dans la chaire de philosophie moderne, sa chaire de philosophie grecque et latine, occupée jadis par Charles Lévêque, devenait vacante. Deux projets visèrent à la changer, l'un, au profit de la sociologie, l'autre, en faveur de l'histoire et des antiquités de la France. Cette seconde initiative prévalut et Jullian fut le bénéficiaire de la transformation. Il obtint, au jour du vote, vingt-neuf voix sur trente-deux. Un décret du 18 avril 1905 le nomma professeur d'histoire et antiquités nationales dans ce glorieux établissement de la Montagne-Sainte-Geneviève où avait

déjà enseigné jadis celui auquel il ressemblait le plus par son génie écrivain : Michelet.

* * *

Depuis l'heureux printemps où un mérite exceptionnel fut si bien mis à sa vraie place jusqu'à cet autre mois d'avril où se brisa soudain l'essor d'une activité exubérante, la destinée de l'explorateur du monde celtique eut un quart de siècle d'ascension continue. En 1908, nous étions simultanément offerts les deux premiers volumes de l'*Histoire de la Gaule* : I. *Les invasions gauloises et la colonisation grecque* ; II. *La Gaule indépendante*, auxquels de nouveau fut décerné le grand prix Gobert, cette fois par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. La même année (11 décembre), cette compagnie élisait son lauréat au fauteuil de Gaston Boissier. A un triple titre — qualité d'ancien élève du maître, ascendance nîmoise, similitude de travaux — Jullian apparaissait comme désigné entre tous pour succéder au plus fin des humanistes archéologues.

Le tome II de l'*Histoire de la Gaule* était dédié à d'Arbois de Jubainville dont les recherches celtiques avaient beaucoup appris à Jullian. Ce fut le nom de Salomon Reinach qu'inscrivit en vedette le tome III (1909) : *La conquête romaine et les premières invasions germaniques*. Mieux que personne, le polygraphe à l'érudition universelle sous les auspices de qui Arioviste, César, Vercingétorix reparaissaient, cette fois avec toutes les pièces de leurs dossiers, était capable d'apprécier l'extraordinaire information dont témoignaient ces pages. Il définira l'ensemble : « Un chef-d'œuvre de pénétration et de beau langage dont notre temps peut s'honorer non moins que l'auteur¹. »

Entre ce tome III, si vite publié après les deux autres, et le tome IV : *Le gouvernement de Rome*, embrassant la période qui va du passage du Rubicon à l'avènement de Dioclétien, cinq ans s'écoulèrent. Par un caprice du hasard, l'œuvre, dont la partie médiane avait pour objet le siècle de la paix romaine, parut en 1914, à la veille de la Guerre². Un nouvel intervalle sépara ce volume des deux suivants, édités à la fois en 1920 : *La civilisation*

1. *Revue archéologique*, t. XXIV, 1926, p. 298, n. 1.

2. J'ai consacré aux quatre volumes dont il vient d'être question plusieurs articles dans le *Journal des Savants* : avril et mai 1908 (*La Gaule primitive et archaïque*) ; octobre 1910 (*César et la Gaule*) ; juillet 1914 (*La Gaule et la Germanie*).

romaine, état matériel (t. V) ; état moral (t. VI). Ce diptyque d'une richesse inouïe est le modèle de l'enquête exhaustive qui ne laisse rien échapper et féconde ensuite l'énorme récolte encyclopédique par les plus vives intuitions de l'intelligence¹.

En 1922, comme pour se délasser du formidable labeur de sa grande composition érudite, Jullian nous redonnait un petit livre aux touches vivantes et lumineuses : *De la Gaule à la France, nos origines historiques*. Dans ces huit chapitres suggestifs, il retraçait, en magicien d'idées, l'élaboration de la patrie française. Il y marquait, depuis l'époque paléolithique jusqu'à l'âge des premiers Cépétiens, le lien de continuité entre les plus anciens occupants du sol et les hommes, déjà si proches de nous, pour lesquels fut écrite la *Chanson de Roland*².

Michelet n'a pas été de l'Académie française, non plus que Fustel. L'historien qui mariait en lui les qualités si opposées de l'un et de l'autre, débordante spontanéité de la sève, méthodique sévérité de l'analyse, pouvait dédommager l'illustre compagnie de la double lacune ouverte dans ses fastes et lui fournir, par un choix inattaquable, l'occasion de ne pas ressembler aux Mystères d'Éleusis où l'idée de mérite comptait moins pour l'admission des âmes dans le séjour des immortels que le privilège de l'initié. L'élection du 3 avril 1924 admit à l'affiliation avec l'ombre tutélaire de Richelieu le familier de tant d'éminentes figures mêlées aux destins de la Gaule, depuis le rusé Carthaginois Hannibal jusqu'au vaillant Pannonien Probus.

Les ambitions académiques n'ont jamais détourné Jullian du but essentiel de sa vie. Tout en préparant son éloge de Jean Aicard, puisque la fortune du scrutin attribuait le fauteuil d'un Provençal à un autre enfant de la Provence, il terminait, en 1926, le cycle de son immense entreprise. Avec *Les empereurs de Trèves*, t. VII, *Les chefs* ; t. VIII, *La terre et les hommes*, le monument consacré à notre passé national formait un tout complet. Parti des constructeurs de mégalithes groupés sous le nom de Ligures, l'auteur nous avait conduits, par étapes d'une variété merveilleuse, jusqu'à la fin angoissante de Théodose devant l'assaut de la marée barbare³.

Comblé de titres et d'honneurs, membre de plusieurs Académies⁴,

1. Cf. *Rev. Ét. anc.*, t. XXII, 1920, p. 60-61.

2. Cf. *Rev. Ét. anc.*, t. XXIV, 1922, p. 358.

3. Cf. *Rev. Ét. anc.*, t. XXVIII, 1926, p. 394-395.

4. A celles que nous avons déjà mentionnées, ajouter l'Académie royale de Belgique, l'Académie de Vaucluse, l'Académie d'Aix-en-Provence.

animant de sa flamme nombre de sociétés savantes, de jurys, de commissions¹, en pleine auréole du talent et de la renommée, Jullian, à l'inverse de tant d'autres qui croiraient trahir leur réputation s'ils ne la juchaient en haut d'une tour d'ivoire, demeura toujours l'homme serviable, ouvert, toujours prêt à s'extérioriser dans l'élan d'une verve communicative que Marseille avait jadis prêtée à Bordeaux. Il ne dédaignait pas d'être populaire. Tout en ayant une conscience très nette de sa valeur, il ne mésestimait aucun de ceux qui, de près ou de loin, gravitaient autour de son étoile. Les plus humbles de ses correspondants régionaux, et il lui en venait de toutes parts, étaient sûrs, en s'adressant à lui, que leur appel serait entendu, aidé, guidé, encouragé. Malgré le rang qu'il occupait dans le monde des Lettres, on ne le vit jamais gagné ni même effleuré par une affection fort répandue sur les rives de la Seine et qu'on peut appeler la parisinite.

« Il n'est bon bec que de Paris », disait Villon². Combien de Parisiens, appliquant, sans s'en rendre compte, le refrain de la célèbre ballade à la culture intellectuelle, regardent d'un œil plus vague et plus distant les productions de l'esprit quand elles naissent sous une autre latitude que celle de la Sorbonne ou du pont des Arts? Le fait d'être englobé dans le rayonnement de la Ville lumière inspire à plus d'un la persuasion d'une intime supériorité. Ce sentiment prend des formes diverses. Tantôt, ce n'est qu'une « aura » de béatitude légère qui baigne un visage protecteur. Tantôt, c'est un besoin plus hautain de marquer les distances et de répondre aux témoignages de respect émanés de l'arrière-pays soit par un silence à la Conrart, soit par une de ces formules en cinq mots que la poste transporte à prix réduit. N'en concluons pas que les parcimonieux ou les muets sont dépourvus d'usages et de savoir-vivre ; mais, par l'effet de la parisinite, ils se comportent, dans certains cas qui mériteraient plus d'égards, comme s'il n'y avait pas lieu de se souvenir que Louis XIV, incarnation de la fierté monarchique, se piquait aussi de tenir le sceptre de la politesse.

Jullian, qui d'ailleurs devait penser *in petto* : « Il n'est bon bec

1. Société des Antiquaires de France, Commission du Vieux-Paris, jury de l'examen des thèses à l'École des chartes. Jullian avait également siégé, à Bordeaux, en 1897 et en 1903, dans des jurys de la Faculté de médecine et de pharmacie, pour des thèses, inspirées par lui, sur la corporation des apothicaires et les procédés chirurgicaux de l'école bordelaise. Il fit partie du jury de l'agrégation d'histoire et du jury de l'agrégation des jeunes filles. Il fut membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, du Comité consultatif de l'Enseignement supérieur, du Comité des travaux historiques, de la Société des gens de Lettres.

2. Testament, CXXXIV.

que de Marseille », fut toujours aux antipodes du patriciat de la parisinite. Lui qui, à l'Académie française, respirait une atmosphère de gloire, il demeura toujours attaché à son Académie bordelaise, tout comme si elle eût compté encore Montesquieu dans ses rangs¹. En 1892, au début de la préface de *Gallia*, il déclarait que ce petit livre avait été rédigé à l'intention, non seulement des érudits et du public, mais des archéologues de la province : « On voudrait qu'il pût les encourager à explorer notre sol et à accroître les richesses de nos musées et les documents de notre histoire. » Le programme indiqué en ces termes fut intégralement réalisé. Durant près de quarante ans, sans une minute de négligence ou de lassitude, Jullian s'est tenu en contact avec l'innombrable légion des chercheurs locaux, voués à la reconstitution du passé gaulois.

Entre lui et eux, les communications étaient incessantes. De toutes les contrées qui avaient composé l'ancienne Gaule, des frontières pyrénéennes ou de celles du Rhin, de l'Helvétie ou de l'Armorique, affluaient quotidiennement volumes et brochures. Pareil au fameux sanctuaire du pays des Carnutes², son cabinet de la rue Guynemer était une manière d'omphalos qui centralisait les idées et les hommes. Qu'aux vétérans de l'archéologie nationale Jullian ait toujours prodigué son aide, qu'il se soit multiplié pour faire connaître ou primer des livres dont plus d'un avait coûté des années de travail, une telle ardeur n'étonnera personne. Mais, service plus méritoire, il prenait volontiers les débutants sous son patronage, discernant, d'un rapide coup d'œil, les promesses contenues dans un essai, orientant la recherche incertaine et la poussant vers la bonne voie. Ce qu'il a, par la parole ou par la plume, procuré d'informations, donné de conseils, suggéré de vues, indiqué de repères, transfusé de science à autrui³, est incroyable.

* * *

La curiosité généreuse qui le portait à décortiquer une infinité d'études, les moindres comme les plus considérables, pour en

1. Notons ce qu'il a écrit du grand écrivain, « le plus provincial d'existence, de mœurs, de goût et de talent », qui tint à faire partie de l'Académie de Bordeaux, « et non pas pour éviter le reproche de la dédaigner. Il sera, jusqu'à sa mort, le membre le plus actif de la compagnie, le plus soucieux de son travail et de sa richesse. On peut suivre dans les registres des séances les phases de sa pensée et de sa vie littéraire » (*Histoire de Bordeaux*, p. 584-585). Tout le passage semble une anticipation réversible au signataire de ces lignes.

2. César, *Bell. gall.*, VI, 13, 10; cf. J. Loth, *L'omphalos chez les Celtes* (*Rev. Ét. anc.*, t. XVII, 1915, p. 193-194).

3. Je pourrais citer plus d'un article où tout est de lui, sauf la signature.

extraire l'essentiel et pour signaler tout élément nouveau, m'amène à dire la part insigne qu'il prit à une publication dont la notoriété dépendit étroitement de la sienne. Au début de 1894, les *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, fondées en 1879 par Louis Liard et Auguste Couat¹, avaient pour gérant Ernest Denis. Celui-ci, dans une séance qu'il présidait comme assesseur (8 mars), saisit ses collègues d'une proposition émanée de Toulouse et tendant à faire bénéficier Aix et Montpellier de l'accord précédemment conclu entre nos deux villes. Je présentai mes vues à ce sujet et l'assemblée me chargea d'élaborer un plan de transformation. Le programme, dont l'exécution m'était confiée, fut discuté et amendé le 23 avril. Je me vouai aussitôt à l'effort de décentralisation intellectuelle qui venait d'être concerté.

Dans ma nouvelle tâche, de tous les concours que j'obtins à tous les tournants de la route, le plus large, le plus efficace, le plus constant, le plus régulier, le plus précieux fut celui de Jullian. Il s'agissait de renforcer le noyau local, et, tout en élargissant la conception primitive, de la préciser. On chercha, par la constitution d'un organe fédéral groupant les quatre Universités du Midi, à déborder avec plus d'ampleur sur le monde savant.

Mais les ressources étaient maigres : en tout et pour tout, 1,200 francs, accordés par l'État. Il fallait conquérir d'autres subsides. Puis, comme tous les recueils de ce genre, qui englobent les disciplines les plus diverses et ne se limitent pas à une période déterminée, nos *Annales* étaient du type composite, inconvénient sérieux qui nuisait à leur diffusion. « Je ne crois qu'aux revues spéciales », me répétait mon vieux maître Georges Perrot. « L'idée de la spécialité s'impose », m'écrivait Michel Bréal. C'était le langage du bon sens. Par malheur, on ne pouvait rendre homogène la création de nos devanciers qu'à la condition d'en sacrifier maintes parties. Ceux des alliés que devait atteindre l'amputation résistaient.

Le problème ne fut tant bien que mal résolu qu'en 1899, par un compromis tout semé encore d'apaisements provisoires. Mais la *Revue des Études anciennes* se dégageait du sein collectif et j'en exposais l'économie². Dès lors, tour de force extraordinaire, pen-

1. Autres partisans et artisans effectifs de l'entreprise : Achille Luchaire (un des plus chaleureux), Antoine Benoist (d'abord hostile, puis rallié), Pierre Foncin, Maxime Collignon, Max Egger.

2. T. I, p. 1-6. Dans l'article, si nuancé dans sa force, si éloquent, si juste, où sont retracées avec un chaud relief la physionomie et l'œuvre du « disciple de Fustel qui par l'audace de sa vision ressemble le plus à Michelet » (*Figaro* du 14 décembre 1933), Carcopino n'a garde d'oublier les « innombrables notes jetées à pleines mains dans tous les fascicules de la

dant trente et un ans aucune de nos livraisons ne parut sans contenir une de ces *Notes gallo-romaines* où Jullian répandait à flots la lumière sur les questions les plus obscures de l'histoire et de la préhistoire, depuis l'apparition du *pagus* celtique jusqu'au temps des prédications de saint Martin. La variété des sujets que traitent ces cent vingt-six articles est stupéfiante : géographie et cartographie, topographie et toponymie, ethnographie, urbanisme, critique des sources, commentaires des inscriptions et des monuments, numismatique, céramographie, mythes et cultes, astrologie et magie, légendes, épopée et folklore, paléographie, hagiographie, aucun domaine n'échappe à la pénétrante investigation du maître.

Chose digne de remarque, les renvois dans le bas des pages sont aussi instructifs, aussi nourris de faits et d'idées que le texte même. Beaucoup d'entre eux équivalent à de véritables dissertations. Le tout représente une mine prodigieuse où les intéressés puisent et puiseront à l'envi. Jullian poursuivait là un dessein longuement prémédité. A propos de sa *Note CXXVI : Dans la banlieue parisienne, Saclay et le domaine d'Orsigny*, il m'écrivait, le 22 avril 1930 — ce fut, coïncidence émouvante, sorte de prescience testamentaire, la dernière lettre jaillie de sa pensée au seuil même du mal qui le frappa — : « J'ai supprimé dans cet article bien des détails que j'avais insérés dans mon cours. Mais, tel qu'il est, il y a là la valeur d'un quart de volume. J'ai ramassé le plus possible d'indications, de méthode et de conclusions. »

La fécondité du rendement n'était qu'une moitié de son miraculeux savoir. On doit en admirer tout autant la ponctualité exemplaire. Quiconque dirige un périodique sait qu'il n'est pas d'observatoire d'où l'on voit les promesses de copie, surtout en matière bibliographique, s'enfuir d'un vol plus capricieux. Éditeurs et auteurs ont pourtant le légitime désir qu'il soit rendu compte des travaux qu'ils envoient dans ce dessein et c'est un devoir, pour une

Revue des Études anciennes, que Jullian avait fondée, avec la collaboration de Georges Radet, en 1899, et qui, sous son impulsion, est devenue l'un des meilleurs périodiques de la philologie et de l'archéologie contemporaines ». Nul doute que sans Jullian la *Revue des Études anciennes* n'aurait pas été ce qu'elle fut. La phrase renferme cependant une légère inexactitude historique. J'ai indiqué plus haut comment, non sans peine et par mes soins, naquit la *Revue des Études anciennes*. Jullian, dès la première heure, l'enrichit de ses dons. Il joua le rôle d'animateur, sans tenir néanmoins ce « levier de commande » dont les circonstances m'avaient muni. L'unique signature de « Directeur-gérant » que porte la totalité des numéros est la mienne. Pendant six ans, sous la rubrique « Rédaction », je fus seul à figurer sur la couverture. Ce n'est qu'à partir du tome VII, dans le premier cahier de 1905, que, sur ma demande, le nom de Jullian prit place sur le diptyque consulaire « Antiquité classique, Antiquités nationales ». L'initiative que je pris de la sorte devançait de deux mois celle dont s'honora le Collège de France.

revue savante qui se respecte, de renseigner ses lecteurs et d'analyser à leur intention, sans trop de retard, les ouvrages qui en valent la peine. Mais que de collaborateurs négligent ou diffèrent les engagements pris ! Combien les oublient tout à fait ! De charmants collègues vous infligent le sort de M. Dimanche et vous bernent durant des mois, des années, des lustres. Quand j'attends ainsi vainement la pâture, mon souvenir se reporte à ce plaisant traicteur de Delphes, Vasili Paraskevas, dont j'ai expérimenté avec Michel Clerc l'art fallacieux. Ce mayéras d'Apollon nous prodiguait les « à l'instant, tout de suite, je suis arrivé » (τῶρα, ἀμέσως, ἔφθασα), et jamais ne paraissait le pilaf auquel aspiraient nos estomacs tiraillés.

Prince de la science, Jullian ne ressemblait guère aux débiteurs récalcitrants que sont trop souvent les princes de la science. Ami des promptes liquidations, il me pressait de relancer les retardataires. L'avais-je fait sans résultat ? Dans le bilan des pertes, ses apports à lui rétablissaient l'équilibre. Fallait-il inscrire définitivement au passif tel déficit assyrien, telle carence égyptienne ou délienne, tels protêts micrasiatiques ? Aussitôt, un versement de bel or gallo-romain remplaçait dans la caisse les effets impayés¹.

En dehors de la *Revue des Études anciennes*, Jullian alimentait simultanément une foule d'autres publications dont la liste à elle seule occuperait des pages. Avec sa bonne humeur native, il cédait aux sollicitations les plus diverses, et, quel que fût le genre de la contribution demandée, filet de journal ou mémoire érudit, il la livrait à bref délai. « Un prodige (τέρας) », écrivait Cicéron dépeignant la célérité de César² : Jullian rappelait à cet égard le divin Jules, comme si l'identité de la syllabe initiale des deux noms eût constitué un lien de prédestination entre le conquérant de la Gaule et l'historien de la Gaule.

Voici un passage de Jullian qui s'applique étonnamment à Jullian : « Quand on voit ce que sa plume pouvait livrer de pages d'écriture en une seule année (au moins un millier, quelquefois le double et le triple), on se sent éperdu de vertige, et on se demande comment il a pu, matériellement, les remplir ; et, cependant, elles sont bien de lui, de son écriture petite, fine, pincée, aiguë, jamais vieillie, et elles ont été toutes réfléchies et passées au crible d'un contrôle rigoureux. C'était la plus équilibrée et la plus infatigable des ma-

1. Son plein concours spirituel se doublait d'une aide matérielle. Il prélevait sur le Fonds Peyrat, dû à la libéralité de la marquise Arconati-Visconti, une subvention grâce à laquelle je pouvais donner un plus grand nombre de feuilles.

2. *Ad Au.*, VIII, 9, 4 (cf. *ibid.*, XVI, 10, 1).

chines à travail que l'esprit de Mommsen¹. » Il n'en allait pas autrement de l'esprit de Jullian.

La rançon d'une telle abondance aurait dû être un fléchissement de la qualité. Mais la multitude des improvisations de circonstance ne causa jamais de lézardes à l'avancement régulier, à la force constructive du monument principal. On lit encore dans le jugement qu'a porté Jullian sur son ancien maître de Berlin : « Un incroyable désir de publier chaque semaine quelque chose tirait en tout sens son activité. Il ne sut jamais résister à la demande d'un article, et Dieu sait si de toutes parts on sollicitait Mommsen ! Une revue agenaise eut une lettre de lui. Il fut un peu la victime de cette pléthore de revues, qui est devenue la plaie de notre vie scientifique, où celle-ci s'effrite au détriment des efforts durables et des grandes œuvres. Si Godefroy, si Cujas, si Tillemont avaient vécu du temps des revues et leur avaient cédé, quel déchet pour la science de l'Antiquité² ! » Jullian s'est prodigué tout autant, sinon plus, que Mommsen ; mais ce fut sans aucun dommage. Mommsen n'a pas achevé son *Histoire romaine*, que gâtent d'énormes lacunes : Jullian a entièrement terminé son *Histoire de la Gaule* dont les huit tomes, d'une structure accomplie, constituent l'une des plus cohérentes synthèses où l'on sente palpiter l'âme d'une nation.

N'oublions pas qu'à l'édifice central s'ajoutent de précieuses dépendances : *Au seuil de notre histoire*, réunion, en trois volumes (1930-1931), des vingt-cinq leçons d'ouverture qui, chaque année, du 7 décembre 1905 au 4 décembre 1929, retentirent au Collège de France, dans la chaire des antiquités nationales. Ces larges vues d'ensemble servent de préambule à autant de sujets d'enseignement et à un même nombre de recherches spéciales³. Elles forment, comme l'a noté l'auteur, un total de mille leçons : « Les dix dernières leçons, six de cours et quatre de conférence, n'ont pu être prononcées pour cause de maladie ; mais elles ont été préparées comme les précédentes⁴. »

* * *

La maladie ! Ce fut au lendemain du centenaire de Fustel de Coulanges et du millénaire de Virgile, pour lesquels Jullian s'était

1. *Revue historique*, t. LXXXIV, 1904, p. 120.

2. *Ibid.*, p. 116.

3. Cf. *Rev. Ét. anc.*, t. XXXII, 1930, p. 163-164 ; t. XXXIII, 1931, p. 89-90 et 194.

4. Avertissement du tome III (1931).

dépensé avec sa coutumière éloquence¹, qu'elle atteignit l'historien poète du couple Protis et Gyptis de la même manière que le romancier poète de *Pêcheur d'Islande* : « Dans le prodigieux cerveau, une gouttelette de sang, détournée, vient d'arrêter cette parole souveraine². » A dater du 22 avril 1930, les brillants exposés du Collège de France s'interrompent. Le *Clovis*, qui devait faire le pendant du *Vercingétorix* et dont il s'occupait alors, ne verra pas le jour ; car nul n'aura les moyens de compléter les maquettes de Jullian comme il a lui-même parachevé celles de Fustel. Doué d'une mémoire fabuleuse, c'est dans sa tête qu'il rangeait avec ordre l'arsenal des textes. Aussi ne travaillait-il d'abord qu'en esprit. Sur le papier, quand venait l'heure du cours, il se bornait à jeter le réseau d'un canevas, sténographié à l'aide de signes qu'il s'était créés à son usage ; ou bien, pour accoucher d'un livre, il écrivait d'un trait, sans brouillons préalables, la série des chapitres, comme si le génie intérieur les lui eût dictés.

On ne réussira sans doute pas davantage à publier les innombrables lettres où tant de fois, à la lumière du passé, il a jugé les incidents de la politique contemporaine, dans la paix et la guerre. Sa correspondance, s'il était possible de l'éditionner, tiendrait, sur les rayons d'une bibliothèque, autant de place que celle de Voltaire. J'ai reçu, pour mon compte, plusieurs milliers de ces instantanés où se reflètent, avec une vivacité extrême, tous les aspects de la vie intellectuelle de notre génération. Pour répondre à quelqu'un, Jullian saisissait n'importe quel feuillet traînant sur son bureau, faire part de mariage, convocation à une séance académique, relevé d'un compte de banque, épreuve d'imprimerie, bulletin de prêt d'un ouvrage, prospectus d'homme de Lettres, invitation à venir inaugurer un building new-yorkais, et, sans regarder le bout de sa plume, afin de ménager ses yeux, il s'épanchait avec la spontanéité d'une joie encore toute dorée du soleil de la Provence. Transcrire de pareils films, où les dates font souvent défaut, serait un travail de Romain, ou plutôt d'Égyptien, car ces pattes de mouches sont en général presque aussi difficiles à déchiffrer que des hiéroglyphes.

Mais, si l'on ne saurait se flatter d'avoir le Jullian épistolier, il nous reste le Jullian historien. C'est, après tout, le vrai relief de sa figure. *L'Histoire de la Gaule* compte au nombre des plus authen-

1. Et aussi avec sa verve spirituelle : « Oh ! », m'écrivait-il, le 26 mars 1930, à propos de la séance virgilienne en Sorbonne, « on n'était pas *sub tegmine fagi*. »

2. Claude Farrère, *Loti*, p. 156.

tiques chefs-d'œuvre qui aient renouvelé, en y infusant les trouvailles modernes et en la parant des dons du style, la grande érudition probe d'un Lenain de Tillemont¹. Sans doute, à la suite d'autres recherches, en conséquence d'autres fouilles, plus d'une hypothèse devra être modifiée. Henri Hubert, dans sa façon de comprendre les Celtes², ne s'accorde pas toujours avec Jullian³. Qu'importe? L'introduction de Thucydide, pour différer beaucoup du tableau des temps primitifs que les découvertes archéologiques en Argolide, en Crète et en Troade amènent Dussaud ou Glotz à nous retracer⁴, en garde-t-elle moins la grave et sévère beauté d'une assise marmoréenne? Pour admettre que l'*Histoire de la Gaule* sera, comme l'*Histoire de la guerre du Péloponnèse*, « un bien d'un profit solide et durable » (ἄφθιτον ἐς ἄετι)⁵, il suffit d'envisager sa triple supériorité : d'inspiration, de méthode, de composition.

Comme tous les inventeurs qui rompent avec la routine et fraient des voies nouvelles, Jullian fut un grand imaginaire. Sans imagination, la culture humaine s'attarde, se stérilise, s'abâtardit. C'est l'imagination qui donne le branle à tout notable progrès scientifique. C'est parce qu'il se livrait aux envolées de son imagination, mais en les disciplinant, grâce à la finesse critique d'une prudence avisée, que, sans cesse, par des rapprochements imprévus et divinatoires, il a élucidé maints problèmes.

Seconde maîtrise. Il note que « l'objet de Michelet est la résurrection de la vie intégrale du passé⁶ », y compris le sol, base première des institutions et des croyances. Jullian, comme Michelet, verra cette France intégrale, « ses forêts et ses fleuves, son peuple et ses grands hommes, ses arts et sa politique, son génie éternel dans ses paysages variés et ses diverses révolutions⁷ ». Mommsen lui aussi, dans son *Histoire romaine*, a tendu vers la résurrection intégrale. Néanmoins, « il a trop sacrifié l'étude du sol, de ses routes, de sa structure, de son degré de culture ; sur ce point, Michelet l'em-

1. Sur l'admiration de Jullian pour Lenain de Tillemont, voir son édition des *Considérations* de Montesquieu, p. vi-vii.

2. *Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de La Tène ; Les Celtes depuis l'époque de La Tène et la civilisation celtique* : 2 vol., 1932.

3. Pour les Ligures au contraire, ils ne divergent que sur des points de détail ; mais, déclare André Berthelot, « l'hypothèse d'un Empire ligure formulée par d'Arbois de Jubainville et ses disciples est une fiction romanesque » (*Rev. archéol.*, t. II, 1933, p. 73).

4. René Dussaud, *Les civilisations préhelléniques dans le bassin de la mer Égée*, 2^e éd., 1914 ; Gustave Glotz, *La civilisation égéenne*, 1923.

5. Pour l'interprétation du célèbre mot, voir Alfred Croiset, *Histoire de la littérature grecque*, t. IV, p. 113.

6. *Extraits des historiens français du XIX^e siècle*, 1897, p. xlvii.

7. *Ibid.*, p. xxxv.

porte... J'aurais voulu, avant l'histoire de la guerre des Gaules, l'exposé des voies fluviales et des massifs montagneux du pays : la nature de sa civilisation et la marche des campagnes de César en auraient été mieux comprises¹ ». Chez Jullian, l'étude du sol, sous tous ses aspects, donne au corps de son ouvrage une ossature qui subsistera, vigoureuse, sous les altérations d'épiderme.

Enfin, ce qui ne fléchira pas non plus, c'est l'architecture du monument. Le mobilier, à mesure que d'autres travailleurs feront prévaloir des conceptions nouvelles, pourra vieillir par endroits. Mais rien ne diminuera la beauté logique du plan, l'harmonie grandiose de la ligne, cette impression que l'on est devant un des hauts sommets de l'intelligence historique.

Quant au thème général de l'œuvre, Jullian l'a résumé dans une de ses plus séduisantes plaidoiries : « Le bien et le mal de la conquête romaine². » A son avis, de bonne heure, une civilisation, déjà fort remarquable par ses lois, sa religion, son culte de la poésie, son habileté agricole et industrielle, s'ébaucha en pays celtique. Pour qu'elle se développât, nul besoin n'était de l'intervention de César et de l'administration des Augustes. Rome, en soumettant la Gaule, l'a frappée dans ses espérances et retardée dans ses destins.

Une telle idée n'était pas inconnue. Depuis longtemps, Victor Duruy l'avait exposée en ces termes : « Je vois bien ce que César gagna à cette guerre ; mais la Gaule n'y a-t-elle pas perdu ? Ce grand pays renfermait de nombreux germes d'une civilisation originale et vivace ; Rome les étouffa sous ses pieds. On n'a pas le droit d'affirmer que, laissés à leur libre développement, ils n'auraient pu se fortifier et grandir, et que les fruits de la culture apportée par l'étranger ont été meilleurs que ceux qui auraient mûri au soleil de l'indépendance nationale. Les Gaulois étaient un peuple neuf et non un peuple usé³. »

L'archéologue qui, sous le pseudonyme transparent de Leucotès, s'avisa de ce rapprochement (*Journal des Débats* du 29 décembre 1933), ajoute : « Toute la théorie est là. Jullian était un érudit, sérieux et probe ; s'il n'a pas cité, dans quelque page, l'hypothèse de l'ancien ministre, c'est que sa puissante mémoire lui a imposé une réminiscence sans lui en livrer la source. »

Certes, Jullian connaissait bien Duruy. Dans *Gallia*, où nombre de figures sont empruntées à l'*Histoire des Romains*, il exprime sa

1. Jullian, *Revue historique*, t. LXXXIV, 1904, p. 114-115.

2. *Histoire de la Gaule*, t. VI, p. 550-554.

3. *Histoire romaine*, 14^e éd., 1879, p. 304-305.

gratitude au maître vénéré¹. Dans les *Extraits des historiens français*, il insère de lui trois morceaux : le dernier, « Résultats de la domination romaine », examine ce qui serait advenu si Marius n'avait pas vaincu les Cimbres et les Teutons, si César n'avait pas refoulé Arioviste : « L'invasion germanique s'accomplissait cinq siècles plus tôt et quelle longue nuit sur le monde² ! » Jullian, en 1892, dans le tableau sommaire de la Gaule qui fut l'esquisse de son grand ouvrage, ne pensait pas autrement que le Duruy de 1885. Comment en arriva-t-il à changer d'opinion et à se retrouver d'accord avec le Duruy du manuel scolaire ? Est-ce par l'effet tardif d'une réminiscence inconsciente ? Je ne le crois guère.

Se demander, au sujet de la réduction de la Gaule en province romaine, « fût-ce un mal ? fût-ce un bien ? » est le type même de la question nécessaire, à la portée du Français moyen, que le moins curieux ne peut s'abstenir de poser. Elle ne vaut que par la façon dont on la traite. Jullian, qui avait le goût de la galéjade marseillaise, se plaisait à imaginer de ces évidences irréfutables, placées sous le couvert d'un grand nom, et il adjugeait précisément l'une d'elles, citation apocryphe, à l'excellent Duruy : « Les Romains, dit Bossuet, furent vaincus à la bataille de Cannes. » Si l'historien de la Gaule a plaidé tour à tour le pour et le contre, c'est de lui-même, par une naturelle conversion³.

D'ailleurs, j'avouerais que sa conversion ne m'a pas converti. A l'arrivée de César, la Gaule, affaiblie par les luttes de peuples, les rivalités de cantons, les factions au sein des familles⁴, était incapable de se défendre contre l'éternel ennemi d'outre-Rhin. Sans César, Arioviste, qui venait d'y implanter ses hordes, l'eût entièrement dévorée, comme devait le faire plus tard Radagaise. Pas d'autre alternative pour elle que d'être romanisée ou germanisée. Or, que représentait le germanisme ? Jullian nous l'enseigne : le déchainement des « barbaries ancestrales », la perpétuelle mobilisation des bandes « pour la proie » (mot de Tacite), « l'âpre convoitise du bien d'autrui, l'infâme besoin de jouir hors de chez soi » (autre observation de Tacite), le mysticisme sanglant de la « race prédestinée » à qui revient la domination du monde, les ambitions du

1. Préface, p. viii, n. 1.

2. *Histoire des Romains*, t. VII, 1885, p. 549.

3. Comparez les deux façons de voir successives qui s'opposent dans ses *Extraits des historiens*, p. 479, n. 1, et son *Histoire de la Gaule*, t. VI, n. 8. Plus un historien déborde d'aperçus et regorge d'idées, moins il est à l'abri des fluctuations de doctrine.

4. César, *Bell. gall.*, VI, 11, 2.

peuple « tentaculaire » acharné à faire de l'Allemagne « la matrice des nations ¹ ». — Mieux valait encore la louve romaine.

* * *

Il n'est pas dans l'ordre des choses humaines que la carrière la plus radieuse se déroule sans infortune et sans désillusions. A la fin de sa vie, Jullian subit une double épreuve. Il perdit soudain la santé ; il souffrit un déchirement d'amitié.

En 1924, différents objets, vases et verroteries, briques, galets, inscriptions, découverts à Glozel, dans l'Allier, avaient excité l'attention des préhistoriens et des archéologues ². Sur la nature et l'authenticité du gisement, une polémique s'éleva ³. Pour les uns, on avait mis au jour un alphabet néolithique aussi ancien ou plus ancien que les écritures minoennes et crétoises. Pour Jullian, celles des trouvailles qui n'étaient pas une « forgerie » se rapportaient à une officine de sorcière (*officina feralis*), datant du III^e siècle de notre ère ⁴.

L'Affaire de Glozel fut une véritable Affaire Dreyfus archéologique. Elle déchaîna le même torrent de paroles et d'écrits, d'invectives, d'outrages et de sarcasmes, de factums, de manifestes, d'enquêtes, d'interviews, d'attaques passionnées suivies de ripostes virulentes. Jullian, sans jamais s'égarer dans la satire individuelle, exposa, devant ses confrères de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (séances des 5 et 12 novembre 1926) ⁵, ce qu'il croyait être la vérité : pour lui, Glozel nous révélait « des Locuste et des Canidie de bas étage », nullement « Adam et Ève, les initiateurs traditionnels des temps néolithiques ⁶ ».

Le champion de l'antiquité la plus haute, Salomon Reinach, enveloppé dans l'inculpation plaisante de faire remonter l'invention de l'alphabet à l'âge du paradis terrestre, n'était pas homme à rester coi. La « virtuosité incomparable » déployée en cette occurrence

1. *Au seuil de notre histoire*, t. II (cf. *Rev. Ét. anc.*, t. XXXIII, 1931, p. 89-90).

2. Jullian ne tarda pas à signaler ces fouilles (*Rev. Ét. anc.*, t. XXVIII, 1926, p. 23, 257, 361-362).

3. Voir, notamment : René Dussaud, *Autour des inscriptions de Glozel*, et A. Vayson de Pradenne, *L'Affaire de Glozel*, brochures parues en 1928.

4. Le développement de cette thèse, sous le titre *Au champ magique de Glozel*, occupa onze numéros de ses *Notes gallo-romaines* (CXIV à CXXIV : *Rev. Ét. anc.*, t. XXIX-XXXI, avril-juin 1927 à octobre-décembre 1929).

5. Sur ces deux « captivantes communications », voir R. Dussaud, *Glozel à l'Institut*, p. 11-12.

6. Mot final du résumé que Jullian inséra dans les *C.-R. Acad. Inscr.*, 1926, p. 258-259.

par Jullian lui permit de marquer une ironique admiration pour son « éloquence diabolique ». Si l'ancien défenseur de la tiare de Saïtaphernès s'en était tenu là, il n'y aurait pas eu d'autre casse.

Par malheur, le vieil esprit dreyfusien lui suggéra une diatribe, *Les Éphémérides de Glozel*, où il n'e se souvint plus de ce que lui avaient fait écrire les querelles suscitées par le cippe dit du tombeau de Romulus : « On échangea des propos exempts d'aménité... Les disputes des doctes sont divertissantes¹. » Il serait difficile de rapporter au genre courtois ces propos glozéliens : « On voudra un jour, mais on ne pourra pas effacer de la collection de la *Revue des Études anciennes* tout ce que Jullian a écrit sur Glozel. La saucé est parfois savoureuse. Mais quel poisson ! » Et plus loin : « Chez un demi-sceptique, C. Jullian, il y a un préjugé né dès le début des fouilles, enraciné par de nombreuses méditations, des recherches prolongées et qui sera considéré un jour comme pathologique, sans aucune immixtion, du moins apparente, de motifs inavouables². »

Le 27 mars 1930, après m'avoir signalé ces coups de boutoir du docte des doctes, Jullian s'écriait : « J'ai été vraiment très affligé. D'autant plus que pas une fois je n'ai mis en avant son nom ni celui de personne. » Le 6 avril, nouvelle lettre : à la veille de la première secousse physique qui devait suivre cette atteinte morale, Jullian désapprouvait un libelle « où il n'y a pas la moindre trace d'essai de discussion scientifique sur les objets, mais une série d'injures sur tout le monde ». Et il concluait : « C'est une des grandes tristesses de ma vie. »

Ainsi, pour n'avoir pas été jugées antérieures aux « signes funestes » de Bellérophon, les tablettes de Glozel, σήμερον λυγρόν, rompirent une vieille amitié. L'effondrement de santé fut une autre peine. Mais celle-ci Jullian la supporta sans une plainte, avec un stoïcisme digne d'un familier de Marc-Aurèle et avec une foi chrétienne qui s'était naguère retrempée au contact de saint Martin³.

Dans ses *Extraits des historiens français*, au sujet d'Augustin Thierry, atteint, comme il devait l'être lui-même, par la paralysie

1. *Rev. archéol.*, t. XXVI, 1927, p. 317, n. 1 ; cf. *ibid.*, t. XXXVI, 1900, p. 144-145.

2. *Éphémérides de Glozel*, t. II, p. 13 et 18.

3. On trouvera dans la *Revue des Études anciennes*, t. XXIX, 1927, p. 133, le relevé de toutes les études consacrées par Jullian au Saint national. Ardent pour la défense de Martin et de son biographe Sulpice Sévère, le contradicteur de Babut appartenait comme ce dernier à la religion protestante ; mais son libre esprit, qui ne confondit jamais la science et la foi, ses facultés de compréhension, sa largeur de vues l'unirent toujours, par un lien de pleine communion intellectuelle et morale, aux plus fervents orthodoxes, depuis le chanoine Albanès, dont il fit l'éloge en disciple reconnaissant (*Revue catholique de Bordeaux*, 1897, p. 193-198), jusqu'à Mgr Baudrillart qui entoura ses derniers moments du pieux réconfort de l'affection la plus sûre.

et la cécité, Jullian avait noté le contraste entre « l'apogée de la gloire » et « la monotonie d'une éternelle souffrance ». En célébrant l'admiration que le malade inspirait aux disciples, c'était sa propre force d'âme qui se trouvait dépeinte à l'avance : « Il ne leur laissa pas seulement des leçons d'histoire, mais, ce qui valait mieux, l'exemple de la plus ferme vertu¹. »

Jusqu'à son dernier souffle, Jullian resta le provincial indemne de toute parasinite dont, à l'instar de Montesquieu, il réalisait l'original personnage. Ce fut Albert Grenier, de Strasbourg, traité par lui en fils d'adoption, qu'il choisit pour le suppléer au Collège de France. Ce fut à Grenier qu'échut, dans la constitution dualiste de la *Revue des Études anciennes*, le département des antiquités nationales. Dès qu'il fut entendu que Grenier continuerait Déchelette, Jullian le munit de tous les viatiques. Quand Grenier publia, du *Manuel d'archéologie préhistorique*, le tome V : *Archéologie gallo-romaine*, Jullian applaudit. Le 3 novembre 1930, alors que « la maladie menace » (elle stationnait depuis six mois), il rédige la lettre-préface : « Je vous ai passé la tradition. A vous de transmettre le flambeau aux plus jeunes qui liront votre ouvrage². »

Trois ans plus tard, le 12 décembre 1933, s'éteignait cette merveilleuse flamme qui, jusqu'à la crise où faiblit le septuagénaire, avait brillé sans une minute d'éclipse ni d'amoindrissement. Cinq jours avant cette fin, j'étais au chevet de l'ami cher entre tous, non loin de l'*optima conjux* à laquelle, dans les belles heures de la félicité bordelaise, l'auteur de *Vercingétorix* avait dédié son livre. Il se trouva que, la veille, j'étais allé entendre à l'Opéra le drame lyrique inspiré par le double drame historique de Gergovie et d'Alésia. Je contai le livret ; je décrivis les décors ; je regrettai que la superbe figure de César n'eût pas été dressée en face de celle du héros arverne. Mélancolique évocation ! J'eus cependant le sentiment qu'elle charmaît l'intelligence restée si lucide, l'imagination demeurée si vive. Les mouvements de la main droite traduisaient les remous de la pensée. En fuyant vers les champs élyséens, Jullian put emporter le thème d'un dialogue des morts avec le divin Jules.

GEORGES RADET.

26 février 1934.

Plusieurs des élèves que Jullian forma durant ses années de Bordeaux ont fait une belle carrière. L'un d'eux, journaliste de marque, m'a communiqué

1. Introduction du livre, p. LX.

2. En tête du volume, p. III.

son désir d'honorer la mémoire du maître et consulté sur la meilleure façon d'y parvenir. Réfléchissant que l'*Histoire de la Gaule* ne possède point, comme l'*Histoire des origines du christianisme*, un volume d'*Index général*, j'ai pensé que le service dont les usagers de l'ouvrage seraient avant tout reconnaissants consisterait à le pourvoir d'un IX^e volume facilitant les recherches dans le précieux recueil. Une souscription, vite couverte de signatures, permettrait de réunir une somme importante, à l'aide de laquelle l'éditeur pourrait assumer les frais considérables de l'entreprise. J'ai livré mon idée. Aux jeunes d'en mener à bien l'exécution.

Un autre travail, moins ardu, mais qui exigerait aussi des relevés innombrables, serait la bibliographie des livres et des articles. Jullian a été un collaborateur zélé, non seulement pour la *Revue des Études anciennes*, mais pour la *Revue historique*, où il rédigea longtemps le bulletin des antiquités romaines, pour la *Revue archéologique*, la *Revue de philologie*, la *Revue celtique*, la *Revue critique*, le *Journal des Savants*, les *Mélanges de l'École de Rome*, le *Dictionnaire de Saglio*, le *Bulletin épigraphique*, la *Revue universitaire*, la *Revue de France*, et une infinité de recueils, de périodiques, de quotidiens, parisiens ou provinciaux, français ou étrangers. C'est à la *Romania* (t. XXV, 1896, p. 161-173) qu'il donna son mémoire « *La tombe de Roland à Blaye* », dont je garde un exemplaire avec ces mots d'hommage : « Nous avons souvent parlé ensemble de ces grandes routes antiques, par lesquelles l'histoire s'est faite, et qui, maintes fois aussi, ont elles-mêmes fait l'histoire. C'est en souvenir de ces studieux entretiens que je te dédie ces pages, où j'ai précisément essayé de prouver comment, le long des grandes routes, se créent à la fois l'histoire et la légende » (17 avril 1896).

G. R.